

DÉFENSE ET ILLUSTRATION DE L'ENVIRONNEMENT

Chaque rentrée littéraire voit grandir la place de la littérature environnementale. L'écopoétique, soucieuse d'écriture, accompagne ce mouvement de prise de conscience écologique.

Par Pierre Schoentjes,
professeur
de l'université de Gand

■ ■ **LES ENJEUX ENVIRONNEMENTAUX** se sont imposés au premier plan de la réflexion contemporaine et l'écologie constitue aujourd'hui en Europe le plus grand idéal fédérateur. La prise de conscience dans ce domaine s'est amorcée progressivement au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, avant de connaître une accélération dans les années quatre-vingt.

ÉMERGENCE D'UN CORPUS

Notre regard sur la nature a en effet profondément changé dans la seconde moitié du xx^e siècle, qui a vu la fin de la société rurale comme de la littérature régionaliste qui l'avait accompagnée avant d'être discréditée stylistiquement autant qu'idéologiquement. « L'environnement », terme connoté positivement et qui renvoie dans l'usage quotidien à un univers naturel éloigné de la ville, est venu remplacer ce qui avait un jour été la « campagne », un lieu bien circonscrit dont le paysan tirait sa subsistance.

Dans le même temps, le réchauffement climatique, la transformation des paysages, l'épuisement des ressources naturelles, la pollution induite par notre consumérisme, la menace de disparition pesant sur de nombreuses espèces ont amené les écrivains à intégrer ces questionnements et à considérer sous un autre angle la nature et nos manières d'habiter le monde. Romain Gary (*Les Racines du ciel*, 1957) d'abord, Pierre Gascar (*Le Présage*, 1972) et Jean-Marie Gustave Le Clézio (*Les Géants*, 1973) ensuite, apparaissent comme des précurseurs. Aujourd'hui, un nombre grandissant d'écrivains font résonner la problématique et une toute nouvelle génération s'empare d'un domaine resté longtemps périphérique dans le monde des lettres.

La littérature française a peut-être été moins rapide que d'autres à intégrer dans son champ d'intérêt les mutations de l'environnement et les dangers qui menacent aujourd'hui le monde naturel. Il existe pourtant un corpus considérable mais qui, jusqu'à une date récente, n'était pas visible comme tel, les approches universitaires privilégiant traditionnellement d'autres regroupements.



Titus Simoens, *Montagne de gypse, Zelzate, Belgique, 2012.*

Contrairement aux apparences, cette photo ne montre pas des montagnes enneigées, mais une décharge de gypse phosphore, un produit hautement toxique. La montagne, haute de 50 m, s'étend sur l'équivalent de 120 terrains de football, à 15 km du centre-ville de Gand. Au moment de la photo, le terrain, racheté par quatre grandes entreprises de dragage doit être décontaminé, reboisé et transformé en parc solaire photovoltaïque. Le cadrage artistique de la photo vise à interpeller, à faire prendre conscience des enjeux écologiques par le prisme d'un choc esthétique, ce qui est tout l'enjeu de la « littérature verte ».

Les relations entre l'homme et son environnement jouent un rôle majeur chez des auteurs très différents, mais qui regardent tous la nature pour elle-même, en dehors de toute considération utilitaire ou esthétique. Une curiosité s'exprime pour les environnements les plus divers, de la campagne française aux régions sauvages les plus reculées du monde. Les différents règnes – minéral, animal, végétal – reçoivent leur part d'attention. C'est cependant l'animalité qui a concentré dans un premier moment l'essentiel de l'attention, en notre

époque de montée du végétarisme et d'intérêt pour les droits des animaux. Isabelle Sorento (*180 jours*, 2013) et Jean-Baptiste Del Amo (*Règne animal*, 2016) abordent de manière critique les souffrances animales liées à l'alimentation carnée. Le texte d'enquête cède parfois le pas au roman militant, comme chez l'antispéciste Camille Brunel (*La Guérilla des animaux*, 2018), nourri des thèses de Peter Singer.

Sensibilisés par les films documentaires et les connaissances scientifiques vulgarisées par le net, ces auteurs convoquent à nouveau l'histoire naturelle en littérature. Comparée à la place qu'elle occupe dans le champ aux États-Unis, l'écriture non fictionnelle reste certes restreinte mais elle trouve à s'exprimer, dans le domaine de l'animalité en particulier (Jean Rolin, *Un chien mort après lui*, 2009; Fabienne Raphoz, *Parce que l'oiseau*, 2018).

Stimulés par l'actualité en France de Walden (1858) de Henri David Thoreau et d'Aldo Leopold et la (re)découverte du *Mur invisible* (1963) de Marlen Haushofer, de nombreux récits s'arrêtent à des expériences, réelles ou imaginaires, de solitude dans la nature. Des œuvres comme celles de

Sylvain Tesson (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011) ou de Claudie Hunzinger (*La Survivance*, 2013) rappellent à un public urbain qu'il faut peut-être s'éloigner des villes pour éprouver le monde à travers les sens et reprendre conscience de soi.

DE LA LITTÉRATURE VERTE À LA LITTÉRATURE MARRON

Certains des observateurs les plus attentifs de l'environnement naturel se tournent volontiers vers la campagne et font résonner un savoir littéraire et historique. La condition de l'homme tient une place importante dans leurs œuvres; ainsi chez Hubert Mingarelli, qui pratique l'épure (*La Dernière Neige*, 2000). Elle est généralement pensée comme une interdépendance, comme l'illustrent les nouvelles de Caroline Lamarche qui s'arrête aux bêtes semi-sauvages (*Nous sommes à la lisière*, 2019).

Jean-Loup Trassard, écrivain majeur du champ, explore volontiers les pratiques du monde rural à travers les gestes (*Dormance*, 2000). Marie-Hélène Lafon (*Joseph*, 2014), dont l'œuvre rejoint le travail du photographe Raymond Depardon, scrute dans une langue exigeante le monde campagnard, comme les migrations de ceux qui quittent l'univers rural pour la ville. André Bucher, quant à lui, écrivain-paysan-bûcheron dont l'univers s'inspirait initialement du *nature writing américain* (*Le Pays qui vient de loin*, 2003), donne au fur et à mesure que son œuvre se développe une place plus grande aux enjeux écologiques.

Les écritures ont en définitive fort peu de points communs, mais chez tous ces auteurs la vision de la nature n'est jamais statique et la fonction qu'ils lui attribuent n'est jamais ni « simplement » décorative, ni « profondément » symbolique. L'intérêt de romans semblables, qui insistent tous sur l'importance de l'expérience sensible du monde concret, consiste à repenser la place de l'homme dans l'environnement naturel.

Alors qu'en France une méfiance s'est longtemps exprimée envers l'environnementalisme, l'on voit maintenant surgir une écriture de l'engagement. Alice Ferney (*Le Règne du vivant*, 2014) a initié le mouvement avec son plaidoyer pour la sauvegarde des océans. Des livres accusatoires se multiplient, comme *La Malchimie* (2019) de Gisèle Bienne qui revient sur le cancer qui a coûté la vie au frère de la narratrice, ouvrier agricole qui avait passé sa vie à utiliser des produits phytosanitaires, comme tant d'agriculteurs à la fois pollueurs des sols et victimes des grands groupes chimiques. La multiplication des fictions qui s'articulent autour d'enjeux environnementaux est si manifeste qu'un Prix du roman de l'écologie (Pré) a été créé en 2018.

Il existe incontestablement une sensibilité à l'écologie chez la génération d'écrivains nés à la fin des années soixante et qui s'exprime avec plus de force encore chez des auteurs plus jeunes. C'est ce qui explique qu'à côté d'une littérature « verte » se développe actuellement une

littérature « marron », qui, plutôt que de regarder du côté des beautés de la nature, se focalise sur les atteintes à l'environnement. *Les Fils conducteurs* (2018) de Guillaume Poix se concentre sur une décharge électronique géante au Ghana, lieu qui lui permet de problématiser un large spectre d'enjeux : la pollution provoquée par les pays riches, l'exploitation des populations pauvres locales, les violences sexuelles, mais aussi la responsabilité de l'artiste. Cette attention pour la manière dont les problèmes environnementaux sont inextricablement liés à des enjeux plus larges, sociaux en particulier, se retrouve également chez Éric Plamondon, qui prend pour point de départ une révolte consécutive à des problèmes de droits de pêche dans une réserve indienne au Québec (*Taqawan*, 2018). De son côté, Laurent Mauvignier signe avec *Autour du monde* (2014) un livre du monde globalisé, un univers dans lequel la signification des lieux n'appartient plus exclusivement à ceux qui y sont nés. Les lieux abordés par les fictions sont ainsi extrêmement divers : Lafon privilégie le Cantal agricole, Trassard le bocage de Mayenne, Bucher la montagne des Alpes de Haute-Provence. D'autres ancrent leurs histoires dans des environnements plus exotiques : Plamondon retient la Gaspésie (Québec), Mauvignier multiplie des lieux dispersés sur l'ensemble du globe, Ferney choisit l'Atlantique et le Pacifique sud, Poix se focalise sur la banlieue d'Accra (Ghana)... Comme les interrogations environnementales paraissent plus explicites chez les écrivains qui se tournent vers un ailleurs géographique plus éloigné de nous, la tentation pourrait exister d'opposer les romans « du terroir » à ceux « de la Terre ». Mais aucune nostalgie ne s'exprime ici pour un monde naturel tel qu'un Maurice Genevoix pouvait encore le présenter dans les années soixante-dix.

Une fois écartée la paralittérature, il ne s'agit pas de juger mais de comprendre comment fond et forme se répondent dans une œuvre donnée, ou interagissent d'une fiction à une autre. Sans doute a-t-on davantage besoin aujourd'hui d'analyses attentives de la lettre des œuvres que de théories qui énoncent des principes généraux ou limitent le questionnement à des enjeux politiques, philosophiques ou idéologiques.

Observons que certains défenseurs de la « Terre », engagés dans une écologie militante, oublient parfois qu'il est difficile de mettre en scène des lieux proches, comme le sont les campagnes françaises. En littérature comme en politique, la protection des baleines en Antarctique est une cause qui, en France, emporte plus facilement l'adhésion que celle de l'ours dans les Pyrénées, du loup dans le Mercantour ou des taureaux dans les arènes de Nîmes. Pour ne rien dire de l'agrion de Mercure à Sivens, ou du triton crêté à Notre-Dame-des-Landes. Ces ZAD n'ont d'ailleurs pas suscité la créativité des romanciers, même si Pascal Dessaint (*Un homme doit mourir*, 2018) s'en inspire dans un polar, genre qui prend de plus en plus volontiers la ruralité pour cadre (Franck Bouysse, *Glaise*, 2017) et l'écoterrorisme pour sujet (Jean-Christophe Rufin, *Le Parfum d'Adam*, 2007).

ÉCOPOÉTIQUE

Avec la montée d'une conscience environnementale, il n'est plus question aujourd'hui de réduire la nature à un décor statique, à un miroir de la psychologie ou à un espace symbolique. Depuis les années quatre-vingt, le monde universitaire anglo-saxon – curieux de « wilderness » (E.-U.) ou de « country » (G.-B.) – a relayé la montée de l'écologie en confiant à l'*écocritique* la tâche d'étudier l'interaction entre le littéraire et l'environnement naturel. Des critiques majeurs ont modelé une discipline qui a déjà évolué de manière importante depuis les travaux séminaux. Toutefois, l'inscription de cette discipline au sein des études culturelles, la perspective souvent axiologique des analyses et un rapport à la nature historiquement différent dans les pays anglo-saxons de tradition protestante ont freiné sa diffusion dans les pays du Sud de l'Europe. En France se sont ainsi développées d'autres approches qui tantôt prolongent l'intérêt ancien pour le paysage et la géographie – notamment avec la *géopoétique* de Kenneth White ou la *géocritique* de Michel Collot et de Bertrand Westphal – tantôt embrayent sur des sensibilités plus récentes, comme la *zoopoétique* d'Anne Simon.

Pour marquer les spécificités de l'univers continental, le terme « écopoétique » s'est imposé. Il a été privilégié en France parce qu'il permet d'aborder le champ concerné en mettant davantage l'accent, à travers l'étymologie de *poiein*, sur le faire littéraire. Le mot partage en outre une racine avec *écologie*, construit sur le grec *oikos* qui désignait une maisonnée englobant tant la demeure et ses terres que les membres de la famille. Il réfère aujourd'hui à une pensée qui prend en considération l'interconnexion de tous les êtres vivants et se montre soucieuse de l'écosystème. Les interactions jouent un rôle essentiel dans l'environnement naturel et leur rôle n'est pas moindre dans les études littéraires. L'écopoétique, qui met plus en avant le souci de la forme et de l'écriture, n'est donc pas une approche monolithique; elle dispose aujourd'hui de méthodes propres et a su adapter à son usage les outils traditionnels de la critique, de la stylistique à l'analyse du discours, en passant par l'histoire littéraire qu'elle revisite volontiers pour esquisser un canon alternatif. Élisée Reclus a ainsi reçu une attention qui lui a longtemps fait défaut tandis que Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre, Jean-Jacques Rousseau ou Jean Giono sont abordés à travers un filtre différent, qui renouvelle la lecture.

Appliquée à cette littérature en train de se faire, l'écopoétique cherche à cerner comment l'imaginaire contribue à façonner un nouveau rapport à l'environnement, dans un monde où la prise de conscience écologique est devenue centrale. L'écopoétique fait en outre le choix de s'inscrire dans une perspective cosmopolite. En ce début de XXI^e siècle, aucun lecteur en effet ne se cantonne plus à un espace national unique, pas plus qu'il ne réside toujours au même endroit : la mobilité est devenue une des caractéristiques premières de nos sociétés.



Benjamin Lowy, Décharge d'Agbogbloshie, Accra (Ghana), décembre 2015. De jeunes hommes (presque tous les migrants internes de la région nord de Tamale au Ghana) travaillent dans une fumée toxique, en brûlant des pièces manufacturées à base de cuivre dans l'espoir de gagner un revenu modeste pour se nourrir chaque jour, voilà le sujet des *Fils conducteurs* de Guillaume Poix, un exemple de « littérature marron », un type d'écriture qui se focalise sur la dénonciation des atteintes à la nature (et à l'humanité) dans un style percutant.

Curieuse de toutes les littératures qui irriguent les romans d'aujourd'hui, l'écopoétique met en avant un rapport privilégié au lieu, à travers un lien réinventé à l'espace naturel. À une époque où, après les jeux formels de la littérature autoréférentielle, la tendance a été de considérer prioritairement le passé et d'ériger l'histoire en point de référence systématique, elle fait d'autres choix. L'écopoétique veut croire en la capacité des récits à structurer l'imaginaire et à agir ainsi sur le monde. Elle entend accompagner une littérature environnementale en pleine expansion et qui participe à penser le futur. ■■

SAVOIR +

Blanc Nathalie, Chartier Denis, Pughe Thomas [dir.], *Écologie et politique*, n° 36, « Littérature et écologie. Vers une écopoétique », 2008.

Schoentjes Pierre, *Ce qui a lieu : essai d'écopoétique*, Wildproject, Marseille, 2015.

Schoentjes Pierre, Simon Anne, Romestaing Alain [dir.], *Revue critique de fiction française contemporaine*, n° 11, « Écopoétiques », 2015. [En ligne] www.revue-critique-de-fiction-francaise-contemporaine.org/rcffc/issue/view/21

Suberchicot Alain, *Littérature et environnement*, Honoré Champion, Paris, 2012.

Westphal Bertrand, *La Géocritique : réel, fiction, espace*, Minuit, Paris, 2007.

White Kenneth, *Le Plateau de l'albatros*, Grasset, Paris, 1994.